

Texte complémentaire (page 222 du manuel)

Les Aventures de Tom Sawyer, extraits des chapitres XXXIII, XXXIV et XXXV

XXXIII

En quelques minutes la nouvelle fit le tour du village. Une douzaine d'embarcations, chargées d'hommes, partirent pour la grotte de McDougal. Le bac, bondé de curieux, suivait. Tom était dans la barque de Mr. Thatcher.

Aussitôt ouverte la porte de la grotte un triste spectacle s'offrait aux regards dans le demi-jour de l'entrée. Joe l'Indien était étendu par terre, mort. Son visage tout contre la porte, ses yeux braqués témoignaient que jusqu'au dernier moment le retour au monde extérieur avait été sa seule préoccupation. Tom était ému malgré tout car il savait par sa propre expérience par quelles affres le misérable avait dû passer. Il avait pitié ; mais il éprouvait un soulagement, un sentiment de sécurité tels, qu'il comprit à ce moment-là mieux qu'il ne l'avait jamais fait sous quelle terrible menace il avait vécu depuis le jour où il avait témoigné devant le tribunal contre ce sinistre coquin.

Huck raconte à Tom que pendant que ce dernier était dans la grotte, il a fait le guet comme prévu. Il a suivi Joe l'Indien et son complice, qui portaient une caisse. Lorsqu'il s'est rendu compte que les deux individus se dirigeaient chez la veuve Douglas pour se venger d'elle, car son mari désormais mort l'avait fait condamner pour vagabondage, Huck a couru avertir les voisins les plus proches, le Gallois et ses deux fils. Armés jusqu'aux dents, ils ont poursuivi les malfaiteurs, qui ont réussi à s'enfuir. Huck a ainsi sauvé la vie de la veuve Douglas.

- Huck, la galette¹ n'a jamais été au n° 2.
- Quoi ? (Huck dévisagea son camarade.) Tom, aurais-tu retrouvé la piste ?
- Écoute bien, Huck ; l'argent est dans la grotte.
- Les yeux de Huck flamboyèrent.
- Répète voir.
- L'argent est dans la grotte.
- Tom, foi d'Indien, parles-tu sérieusement ou est-ce que tu me fais marcher ?
- Huck, je n'ai jamais été plus sérieux de ma vie. Veux-tu venir avec moi là-bas et m'aider à le sortir ?
- Je comprends que je veux ! Tu me garantis que tu connais bien le chemin et qu'on ne se perdra pas ?
- Huck, ça ira comme sur des roulettes.
- Hourra ! Qu'est-ce qui te fait penser que l'argent est...

1. Galette : argent, butin

– Huck, mon vieux, attends que nous y soyons. Si on ne le trouve pas, je te promets de te donner mon tambour et tout ce que j'ai au monde.

– Tope là. Quand est-ce qu'on y va ?

– Tout de suite si tu veux. Tiendras-tu le coup ?

– Est-ce que c'est loin dans la grotte ? Il n'y a guère que trois ou quatre jours que je suis sur mes quilles. Je peux faire un mile ; mais plus, je ne crois pas.

– Par le chemin que tout le monde prendrait, sauf moi, il y en a à peu près pour cinq miles ; mais il y a un raccourci que je suis seul à connaître. Je t'y emmènerai directement en bateau. J'amarrerais le bateau là-bas, et pour le retour je m'en charge à moi tout seul. Tu n'auras même pas à lever le petit doigt.

– Alors allons-y tout de suite.

– Entendu. Il faut emporter de quoi manger, de quoi fumer, des sacs, trois cordes de cerf-volant, et puis de ces nouveaux machins qu'on appelle des allumettes de sûreté. Ça m'a joliment manqué de ne pas en avoir quand j'y étais l'autre jour.

Peu après midi les deux gamins empruntèrent le canot d'un riverain absent et se mirent en route. Après avoir dépassé de quelques miles le vallon de la grotte, Tom dit :

– Regarde. Depuis le vallon cette berge n'a pas changé : pas de maisons, pas de chantiers, rien que des buissons. Mais vois-tu le point blanc juste après cet éboulis ? C'est un de mes repères. C'est là que nous allons mettre pied à terre.

Ils accostèrent.

– Eh bien, Huck, de là où tu es tu pourrais passer une canne à pêche dans le trou par lequel je suis sorti. Est-ce que tu le vois ?

Huck chercha mais ne trouva rien. Alors Tom fièrement alla tout droit vers un épais fourré de sumacs et dit :

– Eh bien, c'est là, mon vieux. Regarde-moi ça : comme trou, dans tout le pays, on ne fait pas mieux. Surtout discrétion, hein ? J'ai toujours voulu être un brigand mais il me fallait un repère, et le problème c'était de le trouver. Nous l'avons maintenant, et nous n'en dirons rien à personne, excepté bien sûr à Joe Harper et à Ben Rogers. Parce que, naturellement, il faut que nous soyons une bande, sans ça de quoi est-ce que ça aurait l'air ? « La bande de Tom Sawyer » : ça sonne bien, qu'est-ce que tu en dis ?

– Magnifique, Tom. Et qui allons-nous voler ?

– Oh ! n'importe qui, on arrête au passage tous les gens qui vous tombent sous la main ; c'est comme ça qu'on fait.

– Et on les tue ?

– Pas forcément. On les mettra à l'ombre dans la grotte jusqu'à ce qu'ils paient une rançon.

– Qu'est-ce que c'est que ça, une rançon ?

– De l'argent. Tu leur demandes tout ce qu'ils peuvent donner eux et quelquefois leurs amis avec ; et quand tu les as gardés à l'ombre pendant un an, s'ils ne paient pas, on les tue. Généralement, c'est comme ça qu'on fait. Mais on ne tue pas les femmes. On les met sous clé ; on ne les tue pas. Elles sont toujours belles et riches, et elles ont une peur bleue. On leur prend leurs montres et tout ce qu'elles ont, mais quand on leur parle, c'est toujours avec la plus exquise politesse et chapeau bas. Il n'y a pas plus poli qu'un brigand ; tous les livres te le diront. Et puis les femmes en pincent pour toi, et quand elles sont restées dans la grotte pendant huit ou quinze jours elles cessent de pleurer, et il n'y a plus moyen de les faire partir. Si on les chasse elles reviennent. C'est comme ça dans les bouquins, mon vieux.

– C'est rudement épatant. C'est encore plus bath que d'être pirate.

– Oui, par certains côtés, parce qu'on est plus près de la maison, des cirques, et de tout ça.

Entre-temps les deux amis avaient pénétré dans le trou, Tom montrant le chemin. Après avoir réussi – non sans mal – à parvenir jusqu'au fond de la galerie d'entrée, ils assujettirent une extrémité de leur ficelle qu'ils déroulèrent au fur et à mesure qu'ils avançaient. Ils arrivèrent bientôt à la source. Tom eut un frisson rétrospectif. Il montra à Huck le dernier bout de mèche de chandelle adhérent encore à un bloc de terre glaise sur une aspérité du mur, et il décrivit comment Becky et lui avaient vu mourir la flamme. Impressionnés par l'obscurité relative, et par le silence, les enfants avaient baissé la voix et chuchotaient. Ils poursuivirent leur chemin et ne tardèrent pas à arriver à un autre corridor où ils furent arrêtés par le bord de la crevasse qui avait empêché Tom d'aller plus loin. À la lueur de leurs chandelles, ils constatèrent que ce n'était pas un précipice, mais une sorte de falaise argileuse de vingt à trente pieds de haut. Tom chuchota :

– Maintenant, Huck, je vais te montrer quelque chose.

Il leva la chandelle.

– Regarde dans le coin aussi loin que tu peux. Vois-tu là, sur ce rocher, quelque chose tracé à la suie ?

– Tom... c'est une croix !

– Et alors où est ton n° 2 ? Sous la croix, hein ? Huck, c'est là que j'ai vu Joe l'Indien passer avec sa chandelle.

Huck regarda un instant la croix, et d'une voix tremblante :

– Tom, dit-il, allons-nous-en.

– Eh bien quoi ? Et le trésor ? Tu le laisses tomber ?

– Oui, laisse-le. Le fantôme de Joe l'Indien doit rôder par ici, c'est sûr.

– Mais non, Huck. Il reste à l'endroit où il est mort, à cinq miles d'ici.

– Non, mon vieux Tom, non. Il rôde près de son trésor. Je sais bien comment ils font, les fantômes. Et toi aussi tu le sais.

Tom finit par avoir des doutes ; peut-être Huck avait-il raison. Mais tout à coup une idée lui vint.

– Que nous sommes bêtes, Huck ! Le fantôme de Joe l'Indien ne se risquera pas à venir là où il y a une croix.

L'argument porta.

– C'est vrai, je n'avais pas pensé à ça. Cette croix nous porte chance. Allons jusque-là, nous chercherons le coffre.

Tom passa le premier. Comme il descendait, ses talons s'imprimèrent dans l'argile du sol. Huck suivit. Dans la petite salle où se trouvait le rocher, débouchaient quatre galeries. L'examen des trois premières ne donna rien. Dans la quatrième, la plus près du rocher, ils découvrirent une sorte de petit réduit dans lequel il y avait une paille, des couvertures, une paire de bretelles, des couennes de lard et quelques os de volaille. Mais pas de coffre. Les gamins fouillèrent l'endroit à diverses reprises mais en vain. Tom dit :

– Il a dit : *sous* la croix. On ne peut pas être plus sous la croix qu'ici. Ça ne peut pas être sous le rocher puisque le rocher s'enfonce en terre. Alors ?

Malgré de nouvelles recherches ils ne trouvèrent rien. Découragés ils s'assirent. Huck donnait sa langue au chat. Tom réfléchit. Tout à coup il se leva :

– Attends voir. De ce côté-ci il y a des empreintes de pas et des taches de chandelles ; des autres côtés il n'y en a pas. Qu'est-ce que ça veut dire ? Je te parie que l'argent est sous ce rocher. Je vais creuser dans la glaise.

– Ce n'est pas une mauvaise idée, dit Huck ragaillard.

Tom sortit son véritable « Barlow » et creusa. À quatre pouces de profondeur la lame entra dans un morceau de bois.

– Non, mais... tu entends ?

Huck se mit à creuser à son tour. Ils découvrirent quelques planches masquant une excavation naturelle qui passait sous le roc. Tom y descendit. En tenant sa chandelle à bout de bras, il ne pouvait pas voir le fond du trou. Voulant en avoir le cœur net il se mit à quatre pattes ; le boyau descendait en pente douce, tournant à droite, puis à gauche. Huck suivait. Après un coude brusque Tom s'écria :

– Qu'est-ce que tu dis de ça, Huck ?

C'était bel et bien un coffre. À côté il y avait un petit baril de poudre, vide ; deux fusils dans leurs étuis de cuir, deux ou trois paires de vieux mocassins, une ceinture et quelques autres objets d'équipement détrempés par l'eau de suintement.

Le coffre n'était pas fermé.

– Enfin on le tient ! dit Huck plongeant les mains dans le tas de pièces ternies par l'humidité. Dis donc nous voilà riches, mon vieux !

– Huck, je savais que nous finirions par le trouver. C'est presque trop beau pour être vrai mais maintenant nous l'avons, il n'y a pas d'erreur. Ah ! il ne s'agit plus de baguenauder, il faut le sortir. Voyons si on peut soulever cette caisse.

La caisse pesait plus de cinquante livres. Tom pouvait la soulever par un coin ; mais quant à la porter il n'en était pas question.

– Je m'en doutais, dit Tom. Quand ils l'ont portée, le jour de la maison hantée, ils en avaient plein les bras. Heureusement que j'ai pensé à prendre des sacs.

Une fois l'or dans les sacs, les gamins le remontèrent jusqu'à la galerie.

– Maintenant les fusils, dit Huck.

– Non ; laisse-les là. Nous en aurons besoin quand nous serons brigands. Nous n'avons qu'à les laisser ici. C'est également ici que nous ferons nos orgies ; c'est un endroit épataant pour les orgies.

– Qu'est-ce que c'est que ça, des orgies ?

– Sais pas. Mais les brigands font toujours des orgies ; il faudra bien que nous en fassions aussi. Dis donc, il y a longtemps que nous sommes là, il doit être tard. J'ai faim, moi. Pas toi ? Nous mangerons quand nous serons dans le bateau, et puis après on fumera une pipe.

Qui fut dit fut fait. Ils sortirent par le buisson de sumacs, regardèrent prudemment de tous côtés et, ayant constaté qu'il n'y avait personne en vue, s'installèrent dans le bateau pour manger et pour fumer. Et au coucher du soleil ils repartirent. Tom suivit la rive, bavardant gaiement avec Huck tandis que la nuit tombait.

– Voilà mon vieux. Nous allons cacher la galette dans le grenier au-dessus du bûcher de la veuve Douglas. Je reviendrai demain matin et nous compterons pour faire le partage. Après on cherchera un endroit dans les bois pour la mettre en sûreté. Monte la garde une minute, je vais aller chercher le chariot de Ben. Je reviens tout de suite. Il revenait bientôt avec le chariot, y mettait les deux sacs, les recouvrait de vieux chiffons et partait en traînant son chargement derrière lui. Arrivés à la hauteur de la maison du Gallois, les deux enfants se reposèrent. Ils allaient repartir quand le Gallois, sortant de chez lui, aperçut leur silhouette dans l'obscurité.

– Hou ! hou ! qui est là ?

– Huck et Tom Sawyer.

– Parfait. Venez avec moi, les gars. On vous cherche partout. Dépêchons-nous. Je vais tirer votre chariot. Oh ! mais il est lourd. Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? Des briques, de la ferraille ?

– De la ferraille, dit Tom.

– Je le pensais bien. On se donne plus de mal pour ramasser quelques bouts de ferraille qu'on vend trois cents pour la fonte, qu'on ne s'en donnerait pour gagner le double en faisant un travail convenable. Enfin ! La nature humaine est ainsi faite. Dépêchons.

Les gamins demandèrent pourquoi il fallait tant se presser.

– Ne vous en faites pas. Vous verrez quand vous serez chez la veuve Douglas.

Mark Twain, *Les Aventures de Tom Sawyer* (1876), chapitre XXXIII (extraits),
traduit de l'anglais par François de Gaïl

XXXIV

Lors d'une réception en l'honneur du sauvetage de la veuve Douglas, le rôle joué par Huckleberry est révélé. Il est le héros de la soirée.

[...] La veuve Douglas ajouta qu'elle voulait offrir à Huck un foyer sous son toit et lui faire donner de l'instruction et que plus tard, quand elle aurait mis de côté l'argent nécessaire, elle lui installerait un petit commerce.

L'heure de Tom était venue.

– Huck n'a pas besoin de ça, déclara-t-il. Huck est riche.

Le sentiment des convenances empêcha seul les auditeurs de répondre à cette amusante plaisanterie par un éclat de rire approprié. Le silence qu'elle occasionna était quelque peu gênant. Tom se chargea de le rompre.

– Huck a de l'argent. Vous n'en croyez peut-être rien mais il a beaucoup d'argent. Ne souriez pas, vous allez voir. Attendez une minute.

Tom sortit en courant. Interloqués, les gens interrogeaient du regard Huck qui ne desserrait pas les dents.

– Sid, que fait donc Tom ? demanda Tante Polly. Je ne comprendrai jamais rien à ce garçon. C'est ex...

La rentrée de Tom, courbé sous le poids de ses sacs, coupa court aux récriminations de Tante Polly. Tom déversa sur la table le flot des pièces d'or.

– Qu'est-ce que je vous ai dit ? Une moitié est à Huck, l'autre est à moi.

Les spectateurs en restèrent pantois. Tout le monde regardait, personne ne disait rien. Le premier moment de surprise passé, l'assistance fut unanime à demander des explications. Tom ne se fit pas prier. Son récit fut long mais si captivant que personne ne l'interrompit. Quand Tom eut terminé, Mr. Jones dit :

– J'avais cru vous faire une petite surprise à l'occasion de cette cérémonie mais je suis bien obligé de convenir qu'à côté de celle-là, la mienne n'existe pas.

On compta l'argent. Il y en avait pour plus de douze mille dollars. C'était plus qu'aucun des assistants n'en avait encore jamais vu à la fois, nonobstant ce que pouvait être la fortune personnelle de chacun.

Mark Twain, *Les Aventures de Tom Sawyer* (1876), chapitre XXXIV (extrait),
traduit de l'anglais par François de Gail

Inutile de dire que la bonne aubaine échue à Tom et à Huck fit sensation dans le village de Saint Petersburg. Une somme aussi considérable, toute en espèces sonnantes et trébuchantes, cela tenait du prodige. On en parla, on en rêva ; surmenée par la fatigue résultant de cette agitation malsaine, la raison de beaucoup de citoyens faillit sombrer. Toutes les maisons hantées ou soi-disant telles de Saint Petersburg ou des villages environnants furent l'objet d'une sorte de dissection ; elles furent démontées planche par planche ; non seulement des enfants mais des hommes faits, des hommes ayant une solide réputation de pondération et de bon sens, en prospectèrent les fondations dans l'espoir de tomber sur un trésor caché.

Dès que Tom et Huck apparaissaient, ils avaient une cour autour d'eux ; on les admirait, on ne les quittait pas des yeux. Les deux enfants ne s'étaient jamais imaginé auparavant qu'aucune de leurs paroles pût être digne de remarque ; maintenant leurs moindres mots étaient montés en épingle, leurs moindres actes suscitaient un intérêt considérable ; ils avaient, de toute évidence, perdu la faculté de faire ou de dire quoi que ce soit comme tout le monde. Leur vie, elle aussi, fut passée au crible et on y découvrit les signes précurseurs d'une originalité hors de pair. Le journal local publia leur biographie.

La veuve Douglas plaça l'argent de Huck à six pour cent ; et à la demande de Tante Polly, Mr. Thatcher en fit autant pour celui de Tom. Chacun des deux enfants fut à la tête d'un revenu fabuleux : un dollar pour chaque jour de la semaine et pour un dimanche sur deux. C'était ce que touchait, ou plutôt ce que devait toucher le pasteur, ce qu'on lui avait promis ; il était rare que ses quêtes lui rapportent des sommes aussi importantes. En ces temps heureux il suffisait d'un dollar vingt-cinq cents par semaine pour payer le logement, la nourriture, l'éducation d'un enfant et son entretien par-dessus le marché.

[...] Mr. Thatcher voyait déjà Tom devenir un jour un grand juriste ou un grand soldat. Il se chargerait de le faire admettre à l'École militaire et de le faire inscrire ensuite à la faculté de droit la plus réputée des États-Unis, afin qu'il puisse à son choix embrasser l'une ou l'autre carrière, voire les deux.

La brillante situation financière de Huck et le fait qu'il était maintenant patronné par la veuve Douglas lui ouvrirent les portes de la société ; mais il fallait le traîner dans les réunions mondaines, le forcer à y aller ; c'était pour lui un véritable martyre. Les domestiques de la veuve Douglas le lavaient, le nettoyaient, le bichonnaient, le peignaient, le brossaient, et le bordaient chaque soir dans des draps d'une blancheur rébarbative où il n'y avait même pas la moindre tache qu'il pût presser sur son cœur et choyer comme une vieille connaissance. Pour manger il fallait qu'il se serve non seulement d'un couteau et d'une fourchette mais d'une assiette et d'une serviette ; il fallait qu'il boive dans un verre ou dans une tasse, qu'il apprenne ses leçons, qu'il aille à l'église, qu'il parle si correctement que son langage en perdait toute saveur ; quoi qu'il fût, il se sentait pieds et poings liés derrière les barreaux de la civilisation qui le séparaient du monde extérieur.

Il endura bravement son supplice pendant trois semaines ; et puis subitement il disparut. Pendant deux jours, la veuve Douglas désespérée le chercha partout. Tout le monde était consterné. On battit la campagne ; on dragua le fleuve pour retrouver son corps. Le matin du troisième jour, Tom Sawyer eut le flair d'aller faire un tour du côté de vieux tonneaux vides abandonnés derrière les anciens abattoirs, et dans l'un

il trouva le fugitif. Huck avait dormi là ; il venait de se restaurer à l'aide de quelques rogatons qu'il avait dû voler à droite et à gauche, et confortablement allongé il fumait béatement sa pipe. Il était sale, dépeigné, et portait les vieilles guenilles de jadis, du temps où il était heureux et libre. Tom le fit sortir de son coin, le mit au courant du souci qu'il avait causé et le pressa de rentrer au bercail. Aussitôt le visage de Huck se renfroigna.

– Ne m'en parle pas, Tom, dit-il. J'ai essayé, il n'y a rien à faire. Je ne peux pas, mon vieux. Ce n'est pas pour moi ces trucs-là. La veuve Douglas est très bonne, très gentille pour moi, mais je ne peux pas me faire à ce genre de vie. Il faut que tous les jours je me lève à la même heure ; que je me lave ; on me peigne à m'en arracher les cheveux. Elle ne veut pas que je dorme dans le bûcher. Il faut que je mette ces fichus habits qui m'étouffent ; l'air ne passe pas au travers, et j'ai tellement peur de les salir que je ne peux ni m'asseoir, ni me coucher, ni me rouler par terre si j'en ai envie. Je n'ai pas fait de glissade sur une clôture de cave depuis je ne sais combien de temps. Il faut que j'aille à l'église ; j'y ai chaud, je transpire comme un bœuf, et puis j'ai horreur de ces malheureux sermons. On ne peut pas attraper une mouche, on ne peut pas chiper. Le dimanche il faut porter des souliers toute la journée. La veuve Douglas mange à heure fixe. Tout ça est tellement régulier que c'en est insupportable.

– Mais, mon pauvre Huck, tout le monde en fait autant.

– C'est possible, mais ça m'est égal. Je ne suis pas tout le monde et j'en ai plein le dos. Je trouve épouvantable d'être à l'attache comme ça. Et pour manger c'est trop facile. Des repas qui viennent tous seuls, comme ça, je ne peux pas m'y intéresser. Si j'ai envie d'aller à la pêche, il faut que je demande la permission ; si j'ai envie d'aller dans le fleuve, il faut que je demande la permission ; ma parole, je ne sais pas ce que je peux faire sans demander la permission. Il faut que je m'exprime si correctement que je n'ai plus de plaisir à ouvrir la bouche. J'en suis réduit à monter dans le grenier un peu tous les jours pour jurer à mon aise, sinon il y a de quoi crever, mon vieux Tom. La veuve Douglas ne veut pas que je fume, elle ne veut pas que je crie, que je bâille, que je m'étire, que je me gratte devant tout le monde. – Avec un air de dignité outragée il ajouta : Et avec ça, elle prie tout le temps. Je n'ai jamais vu une femme pareille ! Je n'en peux plus, mon vieux ; qu'est-ce que tu veux, je me suis trotté. Et par-dessus le marché voilà l'école qui remet ça, il aurait fallu que j'y aille. Non mais ! tu te rends compte ? D'être riche, au fond, ça ne tient pas ce que ça promet. On va de corvée en corvée, de suée en suée, et on en arrive à souhaiter d'être mort. Ces frusques-ci me plaisent, ce tonneau me plaît et je m'y tiens. Je n'aurais pas eu tous ces embêtements-là sans ce fichu argent. Alors, écoute bien : tu vas prendre ma part avec la tienne, tu me donneras une petite pièce de temps en temps, pas trop souvent parce que ce qui ne donne pas un peu de mal à avoir ne m'intéresse pas, et tu iras expliquer la chose à la veuve Douglas. Tu m'excuseras comme tu pourras.

– Huck, tu sais bien que je ne peux pas faire ça. Ça ne se fait pas. D'ailleurs si tu essayais de tenir le coup encore un peu, tu finirais par aimer ça.

– Aimer ça ! Ouais, comme j'aimerais un poêle chauffé au rouge si je devais rester assis dessus ! Je ne veux pas être riche, moi ; je ne veux pas vivre dans des maisons où on étouffe. J'aime le bois, le fleuve, les tonneaux ; je ne demande rien de plus. C'est tout de même malheureux que maintenant que nous avons une grotte et des fusils, juste au moment où tout s'arrangerait pour que nous puissions devenir des brigands, cette satanée idiotie vienne tout gâcher !

Tom saisit la balle au bond.

– Tu sais, Huck, d'être riche ça ne m'empêchera pas de faire le brigand.

– Non ? Vrai de vrai, tu parles sérieusement, Tom ?

– Aussi vrai que je suis assis là. Mais nous ne pouvons pas t’admettre dans la bande si tu ne dégotes pas mieux que ça, tu sais.

La joie de Huck s’effondra.

– Ne pas m’admettre, Tom ? Est-ce que vous ne m’avez pas admis comme pirate ?

– Ah oui, mais ça n’est pas la même chose. D’une façon générale, un brigand est d’un niveau supérieur à celui d’un pirate. Dans beaucoup de pays, on recrute les brigands dans l’aristocratie, des ducs, des types comme ça.

– Tom, mon vieux, t’as toujours été un copain, pas vrai ? Tu ne voudrais pas me laisser tomber, dis ? Tu n’aurais pas le cœur de faire ça, toi ?

– Mais non, Huck : ça n’est pas que je veuille te laisser tomber... Je ne veux pas te laisser tomber. Mais réfléchis un peu à ce que diraient les gens. Ils diraient : « La bande de Tom Sawyer, peuh ! comme recrutement il y a mieux ! » Et c’est de toi qu’il serait question. Ce n’est pas ça que tu veux, n’est-ce pas ? Eh bien, moi non plus.

Huck, se livrant bataille à lui-même, demeura un instant silencieux. Puis prenant son courage à deux mains :

– Eh bien, soit ! dit-il. Je vais retourner chez la veuve Douglas pendant un mois. Je ferai un effort, je verrai si je peux m’y faire. Mais ça, c’est à condition que tu me prennes dans ta bande.

– Entendu, Huck. Allons, viens, mon vieux. Je demanderai à la veuve Douglas de te laisser un peu plus la bride sur le cou.

– Tu feras ça, Tom ? Ça c’est chic. Si elle n’insiste pas trop pour les choses les plus embêtantes, je m’arrangerai pour fumer en douce, pour jurer en douce ; je m’y ferai ou je crèverai. Quand est-ce que ça commence, la bande ? Quand est-ce qu’on devient bandits ?

– Eh bien tout de suite ; je vais convoquer les copains : l’initiation pourra peut-être avoir lieu cette nuit.

– L’ini... la quoi ?

– L’initiation.

– Qu’est-ce que c’est que ça ?

– Eh bien, on jure de se soutenir les uns les autres, de ne jamais révéler les secrets de la bande même au risque d’être coupé en petits morceaux, de tuer tous ceux qui touchent à quelqu’un de la bande et leur famille avec.

– Épatant, mon vieux !

– Je comprends. Et tout ça doit se faire à minuit, dans l’endroit le plus retiré, le plus solitaire qu’on puisse trouver ; genre maison hantée, quoi ! si on ne les avait pas toutes démolies.

– Minuit, ça me plaît en tout cas.

– Bon. Et il faut jurer sur un cercueil et signer de son sang.

– Ça, c’est quelque chose ! La piraterie, à côté de ça, ça n’existe pas. Je resterai chez la veuve Douglas tant qu’il faudra : quand je me serai fait un nom comme brigand et que tout le monde en parlera, tu verras si elle sera fière de m’avoir recueilli sous son toit !

Mark Twain, *Les Aventures de Tom Sawyer* (1876), chapitre XXXV (extraits),
traduit de l’anglais par François de Gaïl